

Patrick Pécherot

Soleil noir



Extrait de la publication

folio
policier

FOLIO POLICIER

Patrick Pécherot

Soleil noir

Gallimard

Extrait de la publication

Retrouvez Patrick Pécherot sur son site Internet :
www.pecherot.com

© *Éditions Gallimard, 2007.*

Extrait de la publication

Né en 1953 à Coubevoie, Patrick Pécherot a exercé plusieurs métiers avant de devenir journaliste. Il est également l'auteur de *Tranchecaille*, de *Tiurai*, première enquête du journaliste végétarien Thomas Mecker que l'on retrouve dans *Terminus nuit*, et de la trilogie dédiée, via le personnage de Nestor, au Paris de l'entre-deux-guerres. Entamé par *Les brouillards de la Butte* (Grand Prix de littérature policière 2002), cet ensemble se poursuit, toujours aux Éditions Gallimard, avec *Belleville-Barcelone* et *Boulevard des Branques*. Patrick Pécherot s'inscrit, comme Didier Daeninckx ou Jean Amila, dans la lignée de ces raconteurs engagés d'histoires nécessaires.

*À la mémoire de
Zofja Czerwiec*

Lord I feel like going home
I tried and I failed and I'm tired and weary
Everything I ever done was wrong
And I feel like going home

CHARLIE RICH

I

Le bruit d'une fleur ?

Son regard était compatissant. Un brave type. On le voyait à la façon qu'il avait de hocher la tête. Genre Oui-Oui, le lutin des petits bouquins. Le bruit d'une fleur, ça lui en bouchait un coin mais il s'en serait voulu de me contrarier. Dans un moment pareil.

— Bien sûr, il a dit en capuchonnant son stylo, je comprends.

Il ne pigeait rien et il s'en foutait, mais c'était gentil de faire comme si. Il avait du métier, on le sentait. Tout en tact et en retenue. Je me suis levé et on s'est serré la main. La sienne était ferme. Avec du « courage » dans la paume et la pression des doigts.

Quand il m'a ouvert la porte, son portable a sonné. Les objets, on devrait toujours s'en méfier. Un oubli, c'est vite la faute. Tatitata-tatitata. Dans son dos, la petite musique s'entêtait. Un crincrin obstiné qui détonnait dans l'ordonnancement des choses. Il a fait le seul truc possible : rien. À croire que j'étais seul à entendre. Un acouphène qui me serait venu aux oreilles. Tatitata-tatitata. Il l'avait

choisie avec soin, sa rengaine. *L'Exorciste*. De quoi amuser les copains. Décompresser, aussi. Dans son boulot, on a besoin de soupapes. Le portable insistait. Il a continué de l'ignorer et je suis sorti. À travers la vitrine ruisselante de pluie, il m'a fait un dernier signe de tête. Comme un *on se reverra*, plein de soupirs désolés. Je n'étais pas pressé. J'ai remonté mon col. Sous la flotte, l'enseigne dégoulinait. Pompes funèbres générales.

— J'ai rêvé ou sa musique...

Une main sur la portière de la voiture, c'est Léo. Il tire sa mine ahurie. Celle qu'il avait quand Mme Trouchain l'envoyait au tableau au temps des Car-en-Sac et des *Blek le Roc*. Avec le début de rides sur son visage et l'amorce de gras qui s'y est mis, il fait même fané. Comme ces types qui vieillissent sans grandir, qu'on voyait jadis dans les baraques foraines, entre l'homme-tronc et la femme-panthère.

— Léo l'ébaubi.

Au volant de la machine à remonter le temps, il s'est regardé dans le rétro. De Lebobicz à l'ébaubi, il n'y a qu'un pas. La mère Trouchain l'avait franchi sans idée de méchanceté. Son « l'ébaubi » était affectueux, même. Il était resté collé un moment à Léo, comme une étiquette sur un cahier. Les années passant, il avait fini par tomber. Depuis belle lurette, Mme Trouchain mangeait les pissenlits par la racine.

La route longeait le cimetière. En repassant devant, Léo m'a demandé :

— Tu as voulu dire quoi avec ton bruit des fleurs ?

— Aux obsèques, tout à l'heure, l'œillet dans la fosse. Quand il a touché le cercueil, il a fait un bruit sourd, comme un battement de cœur.

— Tu ne l'avais pas revu depuis quand, ton oncle ?

— Ouh, là !

— Tu n'as jamais été très famille, hein ?

La famille, il n'en restait plus lèche. Des parentèles qui se perdaient dans les lointains. Des arrière-petits-neveux, des issus de germains, cousins de la main gauche. Pour porter tonton en terre, j'avais fait seul le voyage. Du patelin, on ne s'était pas bousculé. Un vieux en pardessus Damart, l'aide ménagère qui passait trois fois la semaine, « je suis pas encore mort, Albertine, vous pouvez repartir », le patron du troquet, Léo et les croque-morts fringués Tarantino.

Le notaire l'avait confirmé :

— Vous êtes son légataire universel.

Universel, c'était une première. Je m'en serais senti de l'importance.

— Mon oncle avait rédigé un testament ?

— Cela vous surprend ?

La météo avant les promenades et le cache-col dès les frimas, tonton était du genre prévoyant. Alors pour ce qui est du grand voyage... On en avait tant vu, des descendants au vingt-cinquième degré, débarquer la gueule enfarinée au moindre macchabée. L'extrait de naissance comme une co-carde sur les bœufs de concours et du « cher maî-

tre » aux lèvres plus souvent qu'un refrain à la fin des banquets. Tonton avait coupé court. Il s'illusionnait bien sur la valeur du patrimoine. Mais me remonter de ses souvenirs, c'était comme s'il me donnait à nouveau la main.

— On va voir les abeilles, l'haricot ?

Elles bourdonnaient au fond du jardin, ses abeilles. Leurs trois ruches comme des chalets miniatures. Les gros gants, le voile, la démarche maladroite, un cosmonaute de dix piges remontait l'allée.

— Où elle est, la reine, tonton ?

— Là, mais tu ne peux pas la voir.

— Pourquoi ?

— C'est la reine.

Sous le masque protecteur qui faisait transpirer, la sueur avait un goût de miel.

— Félix.

— ...

— Félix, tu dors ?

Sur le pare-brise détrempe les essuie-glaces chassent les rêves.

— Excuse-moi. Tu disais ?

— Que comptes-tu faire de la maison ?

— Je ne sais pas encore. Tu peux m'y déposer ?

— Maintenant ?

Léo n'a pas changé. L'imprévu le désoriente. Changer ses plans, c'est brouiller ses repères.

— Ça t'embête ?

— Pas du tout, voyons.

Il a toujours été brave gars. Il m'a conduit à la baraque. J'ai souvent pensé qu'il n'aurait pas dû.

II

Le tour du propriétaire était rapide. Loupiot, la maison de tonton, je la voyais château. Quarante ans plus tard, elle avait rétréci. Trop petite pour les souvenirs qui remontaient en marée. Des bien enfouis qui revenaient d'on ne sait où. Le vaisselier, les murs et leurs photos, le dessus de cheminée avec ses napperons, le râtelier à pipes. Je n'ai pas eu le cœur d'ouvrir les armoires. Le tiroir de cuisine m'avait suffi. Le couteau, fermé à tout jamais. L'Opinel ventru, avec, gravée sur la lame, la main couronnée, et la virole à tourner pour ne pas se trancher l'index. Dans son trou, il devait être paumé, tonton, sans son surin. J'ai refermé le tiroir.

Dans l'escalier, la marche branlante ne m'a pas loupé. Son arête contre mon tibia. J'ai failli maudire tonton et son coup de rabot flemmard. Quarante ans qu'elle attendait, la marche. À virer sournoise, espérer chaque jour qu'il se ramasse. Mais au chat et à la souris entre son escalier et lui, il était le plus fort. De la finesse dans les charentaises, il auscultait le bois, ses œils-de-perdrix en

éclaireurs. Un pas de côté, et la petite satisfaction d'avoir baisé la marche ensoleillait sa journée. Devant mes mollets esquinés, il avait juré mille fois de la réparer.

— Mon rabot ! Où qu'il est mon rabot ?

Le rabot, des générations d'araignées l'avaient squatté depuis qu'il s'en était servi. Face à ma danse de Sioux, il en ressentait de la culpabilité.

— Pleure pas, l'haricot, je vais te badigeonner à la gelée royale. C'est souverain, la gelée. Après, on ira en demander d'autre aux abeilles.

La gelée, j'en ai dégoté un pot dans sa table de nuit. Elle était toute racornie. Pareille aux cartes postales collées près du lit. Des images aux couleurs passées, des bords de mer avec les dunes, des maisons surmontées d'une croix au stylo « c'est là qu'on est pour les vacances ». Et les « joyeux anniversaire, tonton » avec leurs gros cœurs qui avaient été bien roses. Il les avait toutes gardées. Les « je m'amuse bien mais je t'oublie pas », les « bonne année bonne santé », l'écriture appliquée qui n'arrivait pas à tenir droit. Et puis plus rien. Les cartes postales, en grandissant, on en perd le goût. Monté en graine, ce n'est pas rare que l'haricot tourne au con.

Je n'ai pas eu le flan de pousser la porte d'à côté. La chambre qu'il m'avait agencée pour les Pâques et les juillet, j'ai eu trop peur de la trouver intacte.

En bas, la rue est déserte, avec la boulangerie murée, l'entrepôt désaffecté — « défense d'affi-

cher », « ulla.com rencontres en direct » — et le feu rouge, planté devant la maison. La dernière de la ville. Après elle, la nationale reprend ses droits. Tout est parfait. Le tournant, à gauche, qui masque la perspective, le croisement, à droite, avec la friche pour horizon. Activité zéro. Circulation, néant. Vingt ans de sécheresse économique, depuis qu'elle s'est abattue sur le coin, l'ont transformé en désert. Même les camions, contraints à la déviation, ont foutu le camp. La lumière de leurs phares dans les volets à claire-voie s'est éteinte avec le ronflement des moteurs et le soupir des vitesses quand ils débrayaient. Elle est fantomatique, la rue à tonton. Et vraiment idéale pour ce que j'ai à y faire. Je me suis demandé, quand même, si ce n'était pas une petite trahison qu'on allait goupiller dans sa bicoque. Qu'il me l'ait laissée, avec mon nom sur le testament, écrit comme au montant de mon lit d'enfant, changeait ma façon de voir. Aussi bien, j'aurais tout stoppé, mais il était trop tard. J'ai refermé la fenêtre. Quand les dés sont jetés, il faut les boire.

III

L'idée du coup avait germé toute seule. Comme la graine de pissenlit dans le jardin. Sauf que c'était sur du zinc, bien astiqué par les coudes qu'on y posait avant de les lever. Les Sports. Un café ordinaire. Avec ses bouteilles en rang d'oignon et ses cacahuètes de comptoir. Le genre d'endroit qu'on ne verrait pas en passant devant. J'avais pourtant poussé sa porte un soir de novembre. Que faire d'autre quand on se retrouve sur le trottoir à cinquante balais ?

Licencié.

Longtemps, j'avais prononcé le mot devant ma glace, en détachant chaque syllabe.

Li-cen-cié.

En apparence, j'étais toujours le même. Mais en dedans, ce n'était plus moi. J'avais vu ça dans un vieux film de science-fiction. Des tas de types, pareils à ce qu'ils avaient toujours été, accomplissaient les gestes qu'ils avaient toujours faits. Ils n'étaient plus que des enveloppes de chair. À l'intérieur, des martiens avaient pris le contrôle. Ils étaient tombés de l'espace, enfermés dans des

courges géantes. Malin. On ne fait jamais gaffe à une courge. Ils entraient en vous on ne sait trop comment et vous suçaient la moelle comme on aspire une patte de crabe sur un plateau de fruits de mer. Quand ils vous avaient bien vidé, ils s'installaient dans ce qui avait été vous. Personne ne s'apercevait de quoi que ce soit. Votre femme trouvait quand même que vous étiez devenu distant. Et cette langueur perpétuelle...

— Tu devrais passer voir le docteur Pitard, mon chéri, je te sens fatigué.

Vos bourdes la tracassaient :

— Félix, tu viens de m'appeler Poupette.

— Poupette...

— C'est le nom du chien, Félix.

— Chien Félix...

Votre « vous » extraterrestre en rodage, vos nouveaux circuits n'étaient pas tous raccord mais on finissait par s'habituer. Alentour, les courges s'étaient salement répandues.

Li-cen-cié.

Devant ma glace je me demandais encore comment le chômeur s'y était pris pour entrer en moi.

— Avec ton expérience, tu ne seras pas long à retrouver du boulot.

L'expérience j'en avais à revendre mais les acheteurs manquaient. Mes compétences n'avaient plus le goût du jour, elles faisaient costume fripé.

Habitué qu'on est à le porter, on ne pige pas tout de suite. Au début, on se croit encore dans la course. Les plus fringants en tête, c'est dans la lo-

gique. À eux le sprint, à nous le fond. Nos atouts adaptés à la distance, on s'échauffe sur le bord de la piste. Puis on croise son reflet dans le miroir. C'est un jour de plus à battre la semelle devant les portes closes. On s'est dit qu'on avait besoin d'un coup de peigne, d'un peu d'eau sur les mains. On est entré aux toilettes du premier troquet venu. Au-dessus du lavabo, la glace est fendue. Son tain piqué vous fait des taches de vieux. On se sent pas net, mal repassé. Alors, froissé pour froissé, les plis, on en prend des mauvais.

— Une bière.

Les autres suivent. Avec le vague qui monte au regard et la lourdeur de tout. La petite honte du collégien qui sèche les cours. Puis le billet dans la soucoupe, le regard du garçon évité quand on l'intéresse autant que son torchon à carreaux. La sortie hésitante. La porte refermée. Et dans la rue, les faux-fuyants. C'est la fatigue, on se dit en tentant de suivre la ligne droite du trottoir. Le temps, aussi, il faisait chaud. Ou froid, c'est selon. Et quoi, une fois n'est pas coutume. Les bistrotts ne sont pas encore interdits à ce qu'il paraît.

Les jours d'après, on ne se dit plus rien. Une semaine s'est écoulée, deux peut-être, mais on est revenu. La même place au comptoir, la même bière renouvelée au-delà du plus soif. Les habitués vous ont reconnu. Ils savaient qu'ils vous reverraient. Il y a Marcel, cinquante ans, dix de plus en vitrine, les doigts jaunis par le tabac. Chaque matin, il épiluche les pages hippiques du journal. Il a des tickets de PMU plein les poches et des rêves

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

TRANCHECAILLE, 2008.

SOLEIL NOIR, 2007, Folio Policier n° 533.

BOULEVARD DES BRANQUES, 2005, Folio Policier n° 531.

BELLEVILLE-BARCELONE, n° 2695, 2003, Folio Policier n° 489.

LES BROUILLARDS DE LA BUTTE, n° 2606, 2001 (Grand Prix de littérature policière 2002), Folio Policier n° 405.

TERMINUS NUIT, n° 2560, 1999.

TIURAĬ, n° 2435, 1996, Folio Policier n° 379.

Chez d'autres éditeurs

L'AFFAIRE JULES BATHIAS, collection Souris Noire, Syros, 2006.

LE VOYAGE DE PHIL, collection Souris Noire, Syros, 2005.

COLLECTIF : PARIS NOIR, Akhashic Books, USA, 2007.

Avec Jeff Pourquié

VAGUE À LAME, Casterman, 2003.

CIAO PÉKIN, Casterman, 2001.

DES MÉDUSES PLEIN LA TÊTE, Casterman, 2000.



Soleil noir

Patrick Pécherot

Cette édition électronique du livre
Soleil noir de Patrick Pécherot
a été réalisée le 11 juillet 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070389735 - Numéro d'édition : 164034).

Code Sodis : N56027 - ISBN : 9782072493225

Numéro d'édition : 253864.